Document generated on 10/11/2024 11:43 p.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Le territoire dé*crit*

Alain Cuerrier

Number 124, February 2010

Amérindiens

URI: https://id.erudit.org/iderudit/61695ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Cuerrier, A. (2010). Le territoire dé*crit*. *Moebius*, (124), 79–84.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2010

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Alain Cuerrier

*Le territoire dé*crit*

En souvenir de Sam Awashish et de Billy Blacksmith

Les panneaux indiquent 90 km / h. La route, elle, reste muette. Quelques voitures ou, plus souvent, des camions déchirent le temps et ponctuent le silence. Ce silence. Celui des animaux et des plantes. Celui de la forêt boréale, de la *boréalité* (comme il y a une *nordicité*). Celui également de la culture crie que l'on devine par moments, là où une rivière prend pour nom Outachouane ou Ashuapmushuan. Je n'oublie pas les lieux que je coudoie, ni la force tranquille, inquiétante, de la forêt. De petits villages en petits villages, je traverse cette part du Québec qui s'échelonne de Montréal à Mistissini, puis Whapmagoostui. Je prends la mesure d'un temps autre, d'une verticalité qui s'essouffle pour s'agrandir. Il faut parfois ouvrir les veines de la route pour se rendre compte que la vie se dynamise en lieux et terres aux mille chevauchements : tout est alors sous la herse de l'étonnement ! Il y a un bonheur à mesurer le pouls des changements, à le sentir dans les branches (*stagun*) encore gelées des sapins baumiers (*inaasht*), qui murmurent dans un autre langage des hymnes anciens. Et derrière les sapins et les mélèzes, dans l'humidité des creux et des sillons autant que dans la sécheresse des versants, des monticules, les épinettes noires (quelques blanches, rares) étirent leur cou dans un dernier effort pour voir au loin, dans ces contrées qu'ils visiteront à peine et que l'on nomme l'Arctique. Le changement se fait doucement, sans à-coups. On croisera la route qui mène à Mashteuiasth, mais ce sera pour une autre fois.

À Chibougamau, la présence autochtone se précise, s'intensifie. Le temps d'un repas et je suis de nouveau sur la route. Plus que 97 km avant d'atteindre la communauté de Mistissini. Sur le bas de la route, parmi les cerisiers en fleurs et les peupliers qui bourgeonnent à peine tant le climat est plus sévère sous cette latitude, un ours noir semble chercher sa maigre pitance. Je saisis mon appareil photo, mais la peur le mène à l'abri des ombres de la forêt. L'absurdité de ma course pour une photo d'ours me rend songeur : voilà bien un geste de touriste.

Visages familiers dans une communauté en expansion, que j'ai parcourue à plusieurs occasions. Mais la forêt recule, les ruisseaux s'assèchent. Avec la terre qui s'en va, c'est aussi une partie de l'identité crie qui quitte le sol mistissinin. Il y aura toujours cette vaste étendue d'eau que procure le lac Mistassini aux voyageurs, enfants et adultes, qui répondent à une liberté certes actuelle, quoique changeante. Quelques enfants trottinent dans les rues, d'autres se baignent près du vieux quai. Conserveront-ils leur langue ? Sauront-ils plus tard nommer la faune moins familière que l'ours ou l'orignal ?

Je me rends tout d'abord au Conseil de bande. J'y rencontre brièvement K., J. et J. Mots de courtoisie et palabres à propos de la communauté, des projets qui s'y déroulent. J. me remet la clef de son chalet où j'ai pris l'habitude de m'installer. Campé près de la rivière à la Perche, le chalet se trouve à près de 20 km de la communauté. Des routes de sable sillonnent la forêt et débouchent sur quelques chalets. Des excursions dans les parages ont imprimé en moi la délicatesse de certaines mousses. Le découpé des fougères ou, encore, la brûlure des fleurs de kalmias qui transforment l'air, le temps et la lumière. Peut-on sortir la forêt des Cris ? Et les Cris de la forêt ? De plus, le rire facile des hommes et des femmes se rapproche du babillement des ruisseaux ou celui plus doux ou, parfois, plus violent des rivières. Et, il y a plus, car la langue crie – toujours très vivante – est également celle de la forêt. À leur chalet, J. et C. attirent mon attention sur quelques plantes. Ils les touchent et leurs gestes deviennent un peu la parole que l'on entendrait volontiers des plantes. Prolongement des rameaux, déploiement des feuilles. Secousses inavouées du vent.

Pour comprendre la relation des Premières Nations aux éléments de la forêt, il faut avoir une écoute, une patience, un respect et une humilité du vivant, et de la langue qui le décrit. Ainsi, lorsque l'on dit de certaines plantes qu'elles sont des *nipiupukw*, il faut comprendre que la plante habite l'humide, l'eau. Dans notre langage, la plante est dite aquatique. La langue crie est le véhicule d'un savoir unique. Le français ou l'anglais aussi porte en eux un savoir. Mais qui parmi nous pourrait se targuer de connaître animaux et plantes. Et tout le territoire qui est leur lit, leur nourriture, leur habitation.

Je regarde avec curiosité les plantes choisies par les deux aînés. J'écoute le chant qui s'installe. Qui nous unit. Je sens aussi à quel point ce chant est ténu. Résistera-t-il à l'avancement des nouveaux discours ? À la présence des iPods, des écrans de tout acabit ? Nous examinons les fruits rouges du quatre-temps, ceux plus translucides des cerisiers. Il y a un message de couleur, de texture dans les mots que je ne comprends pas et que J. me traduit. Le temps joue contre la culture autochtone. Il y a des tristesses moins nobles.

Plus tard, après un bref repas et quelques lectures, je reprends mes marches en forêt. La nuit joue du coude avec les dernières lueurs diurnes. Des couches successives d'air frais et chaud jouent à cache-cache dans les sentiers. À travers le rideau de branches et d'arbustes, quelques petits rongeurs s'affairent, surtout lors de la pleine lune, alors que la lumière naturelle suffit pleinement à me guider parmi les épinettes. Ici et là, le ciel d'un bleu d'acier découpe autour de la tête égarée des grandes épinettes des figures alambiquées que l'on prend pour des loups ou d'autres animaux prétendument inexistants. Ce sont d'exquises frayeurs ou, selon que nous sommes enclins à y trouver des éléments de la culture crie, la cristallisation des esprits habitant la forêt, ceux bien évidemment des animaux et des loups justement. Je revois les crânes des ours empilés les uns sur les autres et fixés sur le tronc des arbres en offrande à leurs esprits. Gestes d'une douteuse utilité pour certains, significatifs pour d'autres. Mais doit-on toujours faire appel à ce dieu de l'utilité ? Et même au signifiant… Et si le geste permettait de prendre conscience de la mort

d'un animal, de la vie de ses congénères ? De *vraiment* prendre conscience qu'il s'agit d'une vie et que cela nous rend plus humble et développe en nous un plus grand respect. Ne serait-ce que cette prise de conscience, ne faudrait-il pas alors se mettre, tous, à répéter cette gestuelle, à tenir le sceptre du respect ? Pensons à la diversité que nous fauchons, pensons aux terres qui s'érodent. Disparaissent. Ethnobotaniste des terres de l'Ouest, Nancy Turner, dans son essai intitulé *The Earth's Blanket*, fait merveilleusement ressortir ces liens. Les histoires portent en elles le froment des attitudes, d'une *éthique* à adopter. Il serait sage d'écouter celles des Cris. Ou bien celles des Inuits du Nunavik. Ou – parce que nous nous oublions nous-mêmes – nos propres histoires. Qui prête encore écoute aux aînés de Pohénégamook, d'Ormstown ? Qui, demain, prêtera l'oreille aux aînés cris sachant leurs enfants épris, comme nos enfants, de jeux vidéos, qui délaissent les enseignements du passé et ne comprennent plus leur territoire. Que reste-t-il d'une langue et d'une culture lorsque le territoire qui les a vu grandir n'est plus ? Effacement tant sur le plan de la compréhension que de celle, plus cuisante, de sa vie en lien avec lui. Un renard promène la lumière de ses yeux parmi les sables de la pinède et m'incite à penser que je ne suis pas seul. On ne revient jamais tout à fait intact d'une marche en forêt…

J. et moi sommes chez J. Je sors les plantes enroulées dans du papier journal et les nomme. J. me reprend, corrige ma prononciation et m'apprend leur étymologie. Sa femme, par moments, intervient. Une autre culture s'éveille devant moi et nourrit la mienne. Avec ses plantes médicinales, comestibles, combustibles, la forêt s'éploie en une vaste fresque où les composantes du monde du vivant s'interpellent.

Dehors, dans les rues de Mistissini, le soleil barbouille les parois des maisons et, entre les mains des hommes et des femmes qui circulent en cette fin d'après-midi, jette un peu de cette poussière d'or à l'identité qui cherche à se redéfinir. Je me rappelle S. qui m'avait parlé de la langue crie, des aînés qui retournaient dans la pessière chercher la savoyane ou telle autre plante aux propriétés médicinales. Je me rappelle B. qui riait sans que je ne parvienne à bien

comprendre le pourquoi, mais d'un rire contagieux qui, au fond, ne demandait qu'à être accompagné. Puis C., avec qui j'avais dansé en guise de remerciement aux plantes, alors que L., C. et J. souriaient de nous voir ainsi sur le bas-côté de la route, face aux épinettes.

C'est en prenant le chemin du retour, la route 167 vers Montréal, que je ressens à quel point ce sont les gestes du quotidien, le rire, la récolte d'une plante, le regard qui balaie le ciel à la recherche des oies, qui garde, poursuit, initie une identité en changement. Au milieu de la route, un jeune aigle immature, et malgré tout majestueux, prend son envol et rejoint le tronc mort d'un mélèze tout à côté de la route, d'où je peux l'observer à loisir. D'un coup d'ailes, il tire finalement sa révérence et s'échappe à mon regard pour gagner les terres cries de Mistissini. Signe de chance ? Signe que le bonheur d'un peuple est à un jet de pierre : dans ces terres froissées par le lichen et la mousse, dont on ne sait si les appellations latines ou françaises cèdent le pas au cri, si la culture peut exister sans le territoire qui la soutient. Sans ce lieu que j'ai nommé *boréalité*, et que les Cris nomment *Eeyou Istchee*.